

# CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Les correspondances et envois doivent être adressés franco à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES

s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, Liège.



## A tous.

Accédant aux demandes innombrables de ses lecteurs, *Caprice-Revue* met en vente, dès aujourd'hui, au prix de un franc l'exemplaire, de superbes tirés à part, sur bristol fort, de chacun de ses portraits.

Dans le prochain N° figurera J. Dupont, le grand artiste qui dirige l'orchestre de la Monnaie.

## Antoine Clesse.

Il y a quelque trente ans, du sein du peuple travailleur borain, en pleine terre de Wallonie, s'élevait, vibrante de gaieté et de patriotisme, la voix d'un travailleur poète à ses heures, la voix d'Antoine Clesse, le Béranger belge.

Clesse vivait alors la vie paisible de l'ouvrier wallon amoureux de son foyer, de son travail, de son pays.

Quelquefois, il quittait son étai d'armurier, et, sur un coin de son banc en-

combré des outils de l'artisan, le penseur écrivait ces refrains où, avec une charmante simplicité, il chante la vie du peuple avec ses douleurs, ses joies, ses enthousiasmes. C'était à ses amis les ouvriers que, modestement, il s'adressait « L'ouvrier ne lit pas les vers, disait-il, il les chante. Le couplet, quand il est franc, simple, honnête comme son langage, est la poésie du peuple. »

Mais ce peuple jeta bien fort aux échos des rues les chansons que lui adressait « la muse du foyer. » Le nom du poète franchit le cercle restreint auquel elles s'adressaient. Le grand public finit par s'y intéresser et Antoine Clesse conquit la popularité d'un véritable poète national.

*La Bière, mon Étau, la Fourmière,* furent goûtées en France comme en Belgique.

En 1848, Clesse recevait de Béranger cet éloge bien grand dans la bouche du plus illustre des chansonniers français :

« Vous voilà, selon moi, parvenu au

premier rang des chansonniers de notre époque. »

La note dominante, dans les chansons de Clesse, c'est l'amour qu'il porte à son pays.

Flamands, Wallons,  
Ce ne sont là que des prénoms,  
Belge est notre nom de famille,  
De famille.

Qui ne connaît ces vers tant de fois cités ? Le patriotisme des hommes de 1830 les accueillit, 17 ans après la Révolution, avec un enthousiasme à peine concevable pour nous, spectateurs attristés des revendications flamingantes et du divorce qu'elles commencent à produire entre les deux fractions du peuple belge.

L'auteur du *Nom de famille*, outre ses chansons, écrivit encore quelques poésies, comme *Rubens, Grétry, Godefroid de Bouillon*. Les citer, c'est ajouter peu à la renommée du poète montois.

Son véritable titre de gloire, c'est son volume de *Chansons*, à qui il doit l'Ordre

de Léopold, qui brille sur sa poitrine à côté de l'Ordre de Charles III d'Espagne.

En juillet 1861, la crise actuelle commençait à étreindre les ouvriers borains et la misère les éprouvait déjà rudement. Quelques égarés, après une grève, furent condamnés à la prison.

Clesse, qui comprenait mieux que personne la cruauté des circonstances et l'inconscience des malheureux mineurs, adressa au roi Léopold I<sup>er</sup> la fameuse chanson dont voici le refrain :

Ah ! faites grâce aux pauvres charbonniers.

Le Roi se laissa fléchir : et, libres, les pauvres Borains vinrent avec émotion remercier leur défenseur. « Ce fut, disait un jour le poète, mon plus beau succès littéraire. » Et pour cause.

Aujourd'hui, Antoine Clesse, septuagénaire, jouit d'un repos mérité. Il n'a cessé d'habiter Mons, « le sanctuaire de toutes ses joies, la ville où la Muse est venue sourire à l'apprenti armurier, » comme il le dit lui-même.

C'est de là qu'il adressait, il y a quelques semaines, une lettre charmante à l'auteur de *Titi*, à qui, comme enfant du pays wallon, il voulait apporter son tribut d'admiration :

JULES NOIRFALIZE.

## Iscariote.

C'était un village moderne, savoir : une station, un café de la station, une rue de la station, une place avec une mare et une église d'un style inconnu.

Un soleil sénégalien donnait là-dessus, les toits flambaient, la couleur des portes gagnait des craquelures, les ombres étaient très noires, le ciel implacablement bleu.

On entendait la petite sonnerie électrique de la gare et de temps à autre le bruit de frein d'un wagon en manœuvre ou l'ennuyeux tapage d'un dindon glougloutant.

Or ce jour-là le train de midi vingt amena un voyageur.

Un homme maigre, très long, très pâle et vêtu de noir qui enfila la grande rue chantante de lumière.

Il tenait à la main une cassette de forme bizarre qu'il regardait souvent.

Ainsi, il gagna la campagne. Sous la brise, pliaient les moissons blondes et le pavot et les branches d'aubépine.

Lui marchait, sinistre, souillant le lumineux paysage de sa grande tache sombre : on eût dit le diable ou quelque créature damnée ou la Parque changée en frère lai par la météorologie.

Et rien du calme superbe de la nature n'entraînait en lui.

À trois heures, il sonne à la grille d'un pensionnat.

Les jeunes filles sont à la salle d'étude.

Il entre. Il tire de sa poche une petite clef d'argent, ouvre sa cassette, y prend un crucifix d'ivoire, puis d'une voix nasillarde, comme l'appel à la pitié de l'aveugle ou du moine de Palestine, il récite son boniment :

« Ecce homo ! Voici l'image de Jésus mort pour la terre, il y a vingt siècles. On remarquera l'expression douloureuse de la physionomie, l'imitation parfaite de la plaie du cœur et la pittoresque chute du sang. »

« L'image circulera avec un prospectus explicatif et une liste de souscription. »

On lui achète son crucifix.  
Et il s'en retourne, riche de trente deniers.  
Le soleil tombe aux montagnes prochaines,  
L'ombre s'allonge et déjà volent lourdement  
les mystérieux oiseaux du soir.  
Lès eaux se font profondes, le vent, plus  
frais ; les arbres sous lesquels passe Iscarote  
semblent étendre leurs branches.  
Et au dessus de lui un vieux corbeau plane,  
ivre de charogne.

MELEK.

Liège, Février 1888.

A M<sup>me</sup> la marquise J. de M.

## I.

## Menuet.

Les aïeules en robes claires  
Dans le bleu sombre de la nuit  
S'en vont mignonnes et légères.

Et le grand parc calme et sans bruit  
Semble plein de frissons de joie  
Quand passent les robes de soie.

Un vol blanc d'accords anciens  
Rêve le long de l'avenue  
Dans les lointains musiciens  
Où la guitare s'étend.

Les petites vieilles en chœur  
Que le vieux refrain émoustille  
Dansent la danse de leur cœur  
Le menuet, sous la charmillle.

## II.

## Sous les charmillles.

Les bergers avec les bergères  
En leurs costumes pompadour  
Pénètrent dans le demi jour  
Sous les charmillles solitaires.

Et charmant les jolis minois  
La brise passe dans les branches  
En découvrant des nuques blanches  
Que guignent des amants sournois.

Puis c'est sous les sombres ramures  
De petits cris et des murmures  
Des bruits étouffés de baisers.

Cependant par le lointain vague,  
Où vont les amoureux grisés,  
Le grand jet d'eau bavard divague.

## III.

## Regret des bergeries.

A l'horizon lointain et noir,  
Les beaux papillons de mon rêve  
S'en sont allés pleurant du soir.

Dans le ciel bleu la lune rêve,  
Elle argente le grand jet d'eau  
Au murmure frêle d'oiseau.

La brise à travers la feuillée,  
Bruit si doux des furtifs baisers!  
Froufrou de la soie, en l'allée  
Où les amants se sont baisés.

Clairs de lune dans les nuits grises!  
O tristes seuls! et les vieux bancs,  
Tristes aussi sans les amants.  
O le parc pleure les marquises.

## IV.

## Le vieux banc.

Le vieux banc couvert de mousse  
Aux tons de velours froissé  
Tend ses bras vers le passé  
Dans l'allée obscure et douce.

En le gris bleu de la nuit  
De la nuit calme et sereine  
Rêve la brise lointaine  
Comme un vol sur l'eau qui fuit.

Des battements d'ailes blanches  
Tressaillent parmi les branches  
Des arbres silencieux.

Et la lune vague éclaire  
D'un rayon mystérieux  
Le banc triste et solitaire.

MAURICE DES OMBIAULX.

## Bibliographie

## Pierre et Jean.

PAR GUY DE MAUPASSANT.

Paris. Ollendorff, 1888, avec une préface  
sur « Le Roman ».

Or en ces années-là une maladie — oh,  
point nouvelle! — s'abattit sur la gent artiste  
de France. Et ce furent *Tartarin* — ces deux  
incarnations, une de moins que l'illustre Ro-  
cambole — et *Madame Chrysanthème*, et  
*Trente ans de Paris* et *Pierre et Jean*, et bien  
d'autres encore, moins affligeantes cependant  
parce que moindre la valeur et le relief des  
écrivains.

Et la Presse, courtisane, vendue, d'acclamer  
ces faux chefs-d'œuvre nouveaux et le Public  
moutonnier d'acheter et d'acheter toujours et  
les tirages de monter... troisième mille... cin-  
quième mille... onzième... industriels, va!

Nous avons nommé parmi les derniers pro-  
duits de la littérature épicure *Pierre et Jean*,  
l'œuvre récente de Guy de Maupassant.

Trop grande est votre admiration pour  
celui qui créa naguère les *Contes de la Bécasse*  
— dont certains sont de purs chefs-d'œuvre —  
*Une vie*, *la Maison Tellier*, *Bel-Ami* et bien  
d'autres choses, pour que nous ne disions pas  
ici et très franchement ce que sont *Pierre et*  
*Jean*.

Psychologie! s'exclament certains et, la der-  
nière syllabe du mot barbare crachée, haus-  
sent les épaules et s'en vont, révoltés et  
commisérants.

Eh bien, et puis après! Si vous croyez que  
cela m'amuse, moi, la psychologie! oh, je sais,  
il y a Bourget!... eh bien, Bourget comme les  
autres!

Comme c'est nature ce M. Cornélis, ce bon  
jeune homme du monde qui, chaque fois  
qu'une idée lui pousse, l'examine, la palpe  
sous toutes ses faces, la tourne, la retourne, la  
dissèque comme un interne ferait d'une tu-  
meur extirpée, en recherche la fin, la raison,  
l'origine, la genèse!

Et qu'est ici que le *Pierre* de M. de Maupas-  
sant, sinon un Cornélis incarnation nouvelle  
— mais non dernière, hélas! — : même an-  
xiété, même torture de soi et surtout, pauvres  
nous! même psychologie raffinée, oh très raffi-  
née, mais irréaliste, absolument.

Qu'est devenu l'apôtre du Vrai dans l'Art,  
celui dont certains types-figures de paysans  
surtout et de bourgeois féroces vivront tou-  
jours parce que vrais immuablement?

Vous souvenez-vous, lecteurs, du *Trou*,  
une nouvelle de Maupassant publiée je ne sais  
plus au juste où — et des *Sabots*, l'un des  
*Contes de la Bécasse*?

Reste le *Jean*. Ah, celui-là appartient da-  
vantage à M. de Maupassant. Et puis il tient,  
celui-là, il est vrai tout à fait. Et M<sup>me</sup> Roland,  
et la petite M<sup>me</sup> Rosémilly! Charmants aussi  
les coins de plage où l'on va sous les galets et  
les varechs dénicher les salicoques, et les bouts  
entrevus de quais et de bassins aux forêts de  
mâtues!

O! la nouvelle vibrante, baignée de lumière  
blonde et sentant bon la brise marine, le Mau-  
passant des temps passés nous eût fait de tout  
cela!

Il est vrai qu'il n'y aurait eu que cent pages  
— même avec une préface — et qu'Ollendorff  
n'aurait pu en faire tout un gros volume — à  
vendre trois francs cinquante.

G. AIRELLE.

## Trois livres.

Et tous les trois nous viennent de la Wallo-  
nie, tous les trois bien différents, et comme  
idée, et comme mise en œuvre: c'est la meil-  
leure manière de répondre à ceux qui nous  
accusent d'un parti pris d'école.

Des trois productions nouvelles du groupe,  
voici la première:

## Le Lys

PAR FERNAND SEVERIN.

Fernand Severin s'est imposé déjà depuis  
longtemps à l'attention de ceux qui s'intéres-  
sent à la renaissance littéraire de notre pays.  
On suivait ses progrès dans les diverses revues  
auxquelles il a collaboré, et la Wallonie surtout  
a publié un grand nombre de ses plus belles  
pièces. — Mais, à voir au jour le jour s'ajou-  
ter des pièces nouvelles aux pièces anciennes,  
à regarder de loin, et avec le péle-mêle confus  
des pages éparpillées de ci de là, sans cohésion  
possible, on ne pouvait s'attendre à l'impres-  
sion d'art, une et franche, que nous donne le  
présent livre. Nous voyions bien se marquer  
de plus en plus le relief d'une personnalité  
très distincte: mais, il le faut avouer, jamais  
nous n'avions espéré trouver dans les poèmes  
réunis en volume l'absolue sensation d'art qui  
nous frappe maintenant. Oui, disons-le, Fer-  
nand Severin est plus qu'un aimable sertis-  
seur de mots et de rimes, plus qu'un habile  
manieur d'images: il est un artiste véritable,  
original, ne devant rien qu'à lui-même, et  
nous donnant, avec la vérité d'un *penchant*  
*naturel*, l'expression ferme et volontaire d'une  
suite logique d'idées lentement réfléchies. Son  
livre brille, comme je l'ai dit, par l'unité de  
*conception* la plus rigoureuse; et, sous les frag-  
ments d'émail épars dans les strophes, se re-  
trouve tout un drame. Oh! un drame sans  
action; rien des choses brutales, point de vio-  
lences, nul éclat de voix! Mais le drame sourd

et intime qui s'accroît, s'angoisse et vient  
s'apaiser dans une âme de pensif, à cette épo-  
que douteuse de l'adolescence, où l'homme se  
dresse nonchalamment, avec ses désirs, ses  
regrets hésitants et son incertaine volonté  
d'aimer, parmi les premières brises de la jeu-  
nesse.

Ce drame, il n'est pas indiqué d'une ma-  
nière précise. Non. Dans les premiers vers,  
la Muse, « de sa voix aimée et maternelle »,  
lui dit son avenir:

Grand cœur que meurtriront maintes roses  
Tu seras de ceux-là qui veulent être aimés  
Et malheureux, par suite, à la façon des femmes.

Et la prédiction s'accomplit. Ce sont de vains  
espoirs d'amour bientôt brisés par la peur de  
la Femme, les rêves platoniciens qui se ca-  
brent à l'idée charnelle. Et puis le charme  
inquiet, parfois douloureux, des liaisons d'un  
cœur avec un autre, la blessure cruelle et  
chère que le souvenir adoucit, atténue, entoure  
de lents nuages. Et puis vient le regret, le dur  
regret des jours anciens, où l'on portait le rêve  
encore pur dans l'asile inviolé de l'âme, et le  
regard troublé vers l'avenir où volent les  
nuées du Doute. Alors les images autrefois  
aimées se pressent en foule à sa mémoire;  
elles ont les reproches d'un Passé qu'il aurait  
voulu plus parfait, mais aussi les paroles con-  
solantes qui disent l'Orgueil du souvenir; où  
le cœur, meurtri par trop d'amour, pourra  
longuement reposer, enfin... Et le livre se clôt  
à cette vision plus souriante, laissant, à l'ar-  
tiste qui l'a vécu, l'impression douce et triste  
d'une chose qui fut belle, nerveuse, vivante  
d'émotion, le charme alanguissant d'une chose qui  
ne sera plus.

Telle est l'œuvre de Fernand Severin. Elle  
eût mérité une plus longue analyse, et il au-  
rait été intéressant d'examiner la technique  
du poète. Mais, avant de terminer ce rapide  
compte-rendu, il me reste encore à dire haute-  
ment et joyeusement que le *Lys* est une œuvre  
d'ART, fouillée, profonde, intime, et, à ce  
point de vue, bien digne de l'admiration atten-  
tion des esthètes.

ALBERT MOCKEL.

## Une Réparation

PAR FRITZ ELL, CHEZ HOSTE A GAND.

Un lever de rideau très amusant, non em-  
pêtré dans les ficelles du couturier répertoire.

Lassé — très tôt — des comédies mondaines  
réputées plaisirs, Laurent Ferrières, découvre  
en Mlle de St-Girons les qualités qu'il rêvait  
de rencontrer chez celle à qui il donnerait son  
nom; mais tant de naïveté non-voulue l'em-  
pêchent d'oser; grâce à Mme de Cry — une  
vieille amie — s'effectue le mariage.

C'est là tout; mais la grâce du style, l'ha-  
bile agencement des scènes, les dialogues de  
vive allure rachètent la presque absence de  
l'intrigue.

Une chose m'étonne: c'est que les directeurs  
ne tentent pas plus souvent de monter des co-  
médies telles que *Une Réparation*; nous leur  
devrions le très délicat plaisir d'entendre des  
pièces *jeunes* signées de Belges. Ja quelque dix  
ans, dire ceci eût fait sourire; mais aujour-  
d'hui qu'un mouvement artistique très accen-  
tué se définit chez nous, la réalisation possible  
de ce vœu éclate, tangible et radieuse.

MAURICE SIVILLE.

## Histoires estudiantines.

Un charmant petit bouquin, qui se présente,  
adorablement exquis, en une envolée bruis-  
sante et presque continue de joie. Ce presque  
vise les *deux hors-cadre* qui détonne en la  
note primordiale de l'écrit, mais qu'on serait  
malcontent de ne pas avoir lus. Le premier  
surtout, (que simple!) vient dévoiler un cœur  
caché, honteux presque par les bouffées de rire  
et d'ironie de l'écrin.

L'auteur, qu'on croirait avoir vécu les aven-  
tures qu'il narre, est un peintre soigneux. Une  
fois les esquisses d'après nature jetées sur le  
papier, il pense, leur donne une tournure lit-  
téraire et riante, leur conserve en même temps  
une verdure et une vérité qui s'imposent,  
parce que la nature leur sert de base, et les  
réunit en une enfilée qui charme, pour les  
offrir dans un livre captivant au public ami.

Voyons quelques-uns de ces contes.  
*Miss Dispute* nous transporte dans un inté-  
rieur petit-bourgeois de Liège, d'où s'envole  
une adorable fillette qu'un étudiant bon enfant  
mène aux concerts du Strass. On met des  
noms aux personnages qui se meuvent.

Dans une *Assemblée de la Permanente* la  
description des différents types d'étudiants est  
saisissante de réalité. On sent l'auteur, invu,

le crayon à la main, qui croque les copains  
sans défiance.

*La Fête d'Etudiants* nous initie aux mœurs  
un peu fantasmagoriques des étudiants Germaines. La  
fête au Karlshaus d'Aix est très réussie.

*L'Etoile Sirius* n'est remarquable que par la  
séance académique décrite pour les escoliers  
de l'Université Leodiensis. Des maîtres y pro-  
fessant encore apparaissent en des sous-enten-  
dus d'une limpidité cristalline: le professeur  
de Logique surtout.

*Le Profil de Grisette* est bien invraisem-  
blable quoique joliment écrit.

*L'an d'après* nous plait moins encore. Le fait  
est trop insignifiant pour entraîner une aussi  
longue description. Mais toujours ce damné  
style enchanteur qui vient d'un coup d'aile  
effacer les impressions fâcheuses!

Le dernier conte, *L'aventure véridique de*  
*Dieudonné-Eustache Xhipette, qui tond les*  
*chiens, met cover les canaris, passe les pipes*  
*et va-t-en Ville, boîtes et sangsues*, est un hi-  
larant profil d'une histoire vieille déjà, ser-  
vant de fond au *Sav'it* de Remouchamps, mais  
exposée avec une si neuve invention de détails  
qu'on la relit d'un trait avec plaisir extrême.

En somme une coulée de fraîche prose, sans  
conséquences philosophiques tirées des faits  
narrés, une attention à plaire qui ne se dément  
pas, un simple coup d'œil gracieux jeté par un  
Wallon sur des scènes de la Wallonie, une  
absence complète de ce qu'on est convenu d'ap-  
peler *l'immoralité littéraire*, un faire facile qui  
rend accessible à tous la lecture de cet opus-  
cule charmant.

Les étudiants y trouveront l'intérêt de l'ac-  
tualité, les uns des souvenirs doux à la mé-  
moire, les bourgeois une heure gaie à passer,  
les artistes de l'art, les femmes de l'admira-  
tion respectueuse pour la vie estudiantine,  
tous du profit.

Un charmant dessin d'Armand Rassenfosse  
donne à l'œuvre un cachet artiste apprécié.

SPHINX.

## Ci et là.

*Caprice Revue* est en vente:  
A Liège: chez tous les marchands de jour-  
naux.

A Bruxelles: chez Istace et chez Rosez.  
A Anvers: chez de Vettere, rempart Ste-  
Catherine 50.

A Charleroi: chez Leclercq.

A Gand: chez Hoste.

## Chronique artistique.

En avril s'ouvre l'exposition de peinture.  
Cette fois, les artistes d'ici se sont entendus  
pour présenter, comme membres du jury  
d'admission, MM. Fr. Namur et E. de Baré.

## Au Conseil communal.

1<sup>er</sup> CONSEILLER. — La ville veut-elle, oui  
ou non prendre à sa charge l'orchestre du  
théâtre?

2<sup>e</sup> CONSEILLER. — Tous les directeurs ils  
sont riches; Coulon et Verellen encore asteur  
font des voyages avec les sommes gagnées depuis  
z-en octobre et même qu'ils organisent un  
dépôt de mendicité pour leurs artistes laissés  
en panne; n'y a pas besoin z'ailleurs de s'occuper  
de l'orchestre; les Liégeois ils peuvent enten-  
dre tout l'été de la grande musique au Trinck-  
Hall et au Vaux-Hall; que ceux qui aiment  
les flonflons ils aillent aux concerts de Dossin  
à l'Acclimatation, on y joue les *Saindoux* de  
Raway que je n'aime pas.

1<sup>er</sup> CONSEILLER. — Cela m'étonne.

2<sup>e</sup> CONSEILLER. — Chaque son goût. Quoi  
que je disais donc? Ah! la ville a toujours  
encouragé les tentatives artistiques. Ainsi  
quand il avait un concours de cramignons ici  
avec des sociétés avec des uniformes chics,  
nous leurs z'avons donné beaucoup; la même  
affaire quand il y avait une fête de gymnas-  
tique ou que les travailleurs faisaient des  
couperets-z-en l'air, c'était beau ça! mais  
n'aurait rien donner à l'orchestre. C'est pas des  
artiss eus.

*Sur tous les bancs*. — Bravo! Bien dit!  
Très fort!

Il reste décidé que le théâtre ne sera nulle-  
ment subsidié à Liège: preuve manifeste des  
vues hautement artistiques de nos conseillers  
communaux.

MORISKI.

## Pavillon de Flore.

Surcouf, le légendaire héros français, dont  
le narré des traditions populaires a conservé  
les exploits, sert ce jour de thème à Chivot et  
Duru qui travestissent, fatalement, par une

mise scénique, sa vie courageusement aventureuse.

Une œuvre dramatique tirée d'un roman d'aventure plait d'ordinaire par les soins artistement soignés de la mise en scène.

Ajoutez de l'esprit gaulois à revendre, enluminez le tout d'une teinte patriotique excitant un chauvinisme prompt à vibrer; c'est l'œuvre représentée au Pavillon de Flore.

Et, délayant la masse, june musique joliette, mais édulcorante, émoullente, douce, douce...

Le sujet, vieux dans sa nouveauté est cet éternel cliché de l'amour entravé. Surcouf aime Jivonne, qui lui rend la pareille, mais ne peut l'épouser que fortune faite.

Confiant il s'embarque, violente la Renommée, est pris par les Anglais, s'évade, livre un dernier combat à l'Amphitrite, un brick portant son rival, et rentre vainqueur et presque mari dans le port de Saint-Malo.

Il y a du mouvement, de la vie, dans toute l'œuvre; le côté comique y est largement ménagé. Les élans de lyrisme patriotique ébranlent la foule. En France cette pièce devait avoir (et elle l'eut) un succès formidable. Un peuple, quoiqu'il en ait, adore, ainsi qu'une jolie femme, d'être chatouillé.

La musique est française et de ton et de forme. Jamais un cuivre ne mêlera son souffle sonore au débit de l'acteur, même dans ses emportements de passion la plus âpre. Mélodie souple est le chant d'amour; mélodie plus heurtée les accents de la victoire; néanmoins toujours mélodie comme s'il n'était que mélodies dans le monde!

Comme morceau vraiment original, citons le trio du troisième tableau: *Belle Italie!* que MM. Ancelin, Degrange et Raimbault disent avec infiniment d'à propos.

D'ailleurs l'interprétation est très suffisante et il n'est que félicitations à l'adresse de la troupe entière du Pavillon.

*Le Conseil judiciaire*, de Moireaux et Bisson, est l'histoire d'un conseil judiciaire qui s'empare de la femme d'un ami, femme qu'il avait mission de surveiller. L'œuvre nous montre une plaidoirie d'un bon comique; puis une *carotte*, comme on dit vulgairement, mais expressivement, qu'un mari tire à son épouse-cerbère dans le but de prendre aux eaux des vacances de mariage. La fin nous a paru très faible et pas très vraisemblable.

Cette comédie d'esprit pleine, donnée avec *Surcouf*, composerait la soirée la plus intéressante de l'année à passer au Théâtre de la rue Surllet.

SPHINX.

A PARAÎTRE EN AVRIL :

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8° Jésus, splendidement illustré par Émile BERGMANS. PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS. Ces exemplaires seront tous signés et numérotés à la presse.

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

Conservatoire royal de musique.

(2<sup>me</sup> AUDITION).

Très intéressante l'audition du Dimanche 12 février.

D'abord au point de vue de l'instruction musicale, Mozart, Bach, Tartini et Monsigny, nous ont donné une idée de l'art au 18<sup>e</sup> et Lassus au 16<sup>e</sup> siècle.

Et à ce propos nous ne saurions trop féliciter la Direction de fournir aux élèves l'occasion d'apprécier une musique qui, si elle n'a pas la puissance polyphonique de certaines œuvres modernes, brille cependant par la simplicité admirable de sa conception et la beauté de sa facture.

Elle est certes plus saine et plus sérieuse que la musique française, dont on a pendant si longtemps abimé nos programmes, et ne risque pas de corrompre le goût.

Mais l'attrait de la séance était considérablement augmenté par la curiosité d'entendre quelques professeurs, de ces bons vieux enchylosés dans la routine de leur profession, habitués à se reposer sous les lauriers de leurs élèves, brusquement secoués de leur torpeur et chez lesquels on trouve des qualités de virtuoses jusqu'alors ignorées (chez M. Donis par exemple).

L'émulation qu'excitent chez eux, les auditions du Conservatoire et le désir de ne pas paraître médiocres ne sont pas le moins bon résultat que celles-ci obtiennent.

L'orchestre, uniquement composé d'élèves, nous a fortement étonné et nous a fait le plus vif plaisir.

S'il n'a pas la puissance ni la richesse de son de celui des concerts, beaucoup plus nombreux, il possède des qualités plus sérieuses et il produit, si pas le même effet comme tapage, un beaucoup plus grand comme charme.

Les traits sont d'une parfaite régularité, les attaques justes au temps, les nuances soignées, les crescendo bien menés, peut-être quelques lourdeurs par ci par là (par exemple dans le Scherzo de la symphonie de Niels Gade).

En tous cas le résultat obtenu mérite d'être signalé. Sylvain Dupuis en a les honneurs. Il tient le bâton de chef d'orchestre avec beaucoup d'énergie et surtout de science. Ce n'est plus un jeune, débutant. Il comprend la musique et sait l'apprécier.

Niels Gade est un Danois. La symphonie qu'on nous a donnée de lui est simple, naïve même, mais originale et personnelle.

M. Lejeune a joué sur le cor une superbe romance de Mozart. Certes le cor est le plus ingrat de tous les instruments et la façon brillante dont s'en est tiré M. Lejeune montre un artiste de premier ordre.

L'œuvre capitale de l'audition était le magnifique concerto pour trois pianos et instruments à cordes de Bach.

M. Donis s'y est montré sous un jour très favorable. C'est décidément un pianiste.

Il a du mécanisme, de la force, du son; il nous a paru avoir bien rendu l'idée de l'acteur; mais le rythme lui manque un peu.

Sa mesure elle-même laissait parfois à désirer.

MM. Ghymers et Hermann se sont tirés de leur partie avantageusement.

Après un succès, bien mérité d'ailleurs, MM. Denis, Ghymers et Hermann abandonnent la scène à M. Vercken.

Or, voici venir huit jeunes gens, quatre hommes et quatre demoiselles; trois blanches et une noire. Le bon public, voyant arriver ces belles robes, est brusquement saisi d'enthousiasme et le voilà applaudissant comme un sot; on n'a jamais su pourquoi. Ensuite M. Vercken, dans un petit boniment, lui explique que le programme fait erreur et que la 2<sup>e</sup> mélodie doit être chantée la première.

Nous n'aurions pas insisté sur ce détail, s'il ne montrait l'esprit déplorable qui règne dans certaines classes.

La musique, l'art, la science, on s'en moque. Ce qu'il faut avant tout, c'est produire de l'effet, se faire applaudir et l'on ne néglige aucun moyen pour mendier les suffrages du public.

On ne dit pas aux élèves, « si vous exécutez ce morceau de telle manière, vous rendrez la pensée de l'auteur. » Non! on leur dit « si vous exécutez ainsi, vous serez applaudis; si non vous serez froidement reçu. » Oh! cette naïveté!

Mettez un morceau après l'autre parce qu'il produit plus d'effet.

Et ce truc platement avoué.

Oh! la bonne farce!

Inutile de dire que les élèves ainsi dressés ont chanté les chorals de Lassus en dépit du sens commun.

Une seule réflexion le fera comprendre.

Ils n'étaient que huit; il n'y avait que quatre parties, il y avait un chef et l'on ne chantait même pas ensemble. Le public leur a naturellement octroyé une forte dose de bravos, cela s'explique.

Huit exécutants représentent dans la salle, un nombre déjà assez considérable de pères, mères, grand-pères, grand-mères, frères, sœurs, tantes, oncles, domestiques et servantes.

Aussi vous auriez dû voir ces pères, mères, grand-pères, grand-mères, frères, sœurs, oncles tantes, domestiques et servantes, trépigner d'aise à l'arrivée de la classe de M. Heynberg.

On avait introduit dans le groupe deux petits gamins à culottes courtes et les bonnes âmes émues se pâmaient d'admiration. Pauvre Tartini!

Cette manière de faire du succès, quand même, sera le laid côté des auditions, car elle aura pour effet de rendre vaniteux les élèves encore jeunes.

Ils prennent ces marques de sympathies pour des marques d'admiration et ne comprennent pas que les heureuses dispositions dont ils sont doués, sont, pour le moment, leur seul mérite.

MM. Duizings et Debeve manquent décidément de rythme, quoique artistes de talent.

La Chaconne de Raff, jouée beaucoup trop froidement, avec absence pour ainsi dire complète de nuances, était moins bien rendue que l'impromptu de Reinecke.

D'ailleurs il y a entre ces deux morceaux, au point de musical une grande différence. Le dernier est de beaucoup supérieur au premier.

Ensuite le duo pour 2 violons de Léonard, exécuté par MM. Heynberg et Thomson, nous montrait d'un côté un vieillard, dont la carrière a été noblement remplie, un professeur de grand mérite mais au jeu étroit, d'une nervosité sèche, avec de la sensiblerie tremblante dans la mélodie, et de l'autre, un jeune homme déjà célèbre, un violoniste génial possédant à la fois l'ampleur du son, le sentiment vrai et la compréhension large, imposante de la musique.

La Chaconne et Rigodon d'Aline, Reine de Golconde, qui terminait l'audition, est remarquable au point de vue de l'inspiration et mérite d'être réentendu.

Terminons on félicitant encore chaleureusement M. Sylvain Dupuis, directeur de l'orchestre.

GHS.

Essai de décentralisation.

Le Théâtre du Gymnase nous donnera mercredi prochain, 29 courant, la première représentation d'une œuvre inédite et tout à fait nouvelle, mise à l'étude depuis quelques jours.

Cette première représentation aura lieu au bénéfice de Mme Garaud, la première soubrette de ce Théâtre, qui fera certainement de son rôle une véritable création. Cette première représentation à bénéfice sera, sans nul doute, le clou de la saison.

Les auteurs, dont nous respecterons pour le moment l'incognito, suivent activement les répétitions et la mise en scène de leur pièce. Les artistes sont enchantés de leurs rôles, dont quelques-uns seront de véritables créations, car ils sont confiés à l'élite de la troupe, MM. Mondet, Vaslin, Perrin, etc., dont la verve comique fera certainement florès à cette occasion. La pièce fourmille de bons mots et d'esprit. C'est une véritable critique des mœurs actuelles et des travers du siècle. Quand nous aurons dit qu'à cette occasion, il y aura des décors et des costumes nouveaux d'un déshabillé d'une piquante originalité, nous sommes persuadés

que la salle du Théâtre du Gymnase sera trop petite, mercredi 29 courant, pour contenir la foule qui s'y portera.

Le titre de la pièce nouvelle est *Député*, un titre qui fourmille de promesses.

SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION

SOIRÉE MUSICALE

donnée mercredi 29 février, à 8 heures très précises, au profit de l'œuvre des Crèches, avec le bienveillant concours de Mademoiselle Désirée Sauvage, cantatrice, MM. Quitin, flûtiste, et Jean Gérardy, violoncelliste.

1. Orchestre, Sérénade n°2, (R. Volckmann). 2. M. Gérardy, Grande fantaisie sur Charles VI, (Servais); 3. Mlle Sauvage, Air d'Alceste, (Gluck); 4. M. Quitin, Concerto pour flûte et orchestre, (Mozart).

5. Orchestre, a) Minuit, (Godard); b) Au Moulin, (Gillet); 6. M. Quitin, Tarentelle, (Reichert); 7. M. Gérardy, a) Romance sans paroles, (Mendelssohn), b) Gavotte, (Popper); 8. Mlle Sauvage, a) Arioso du Tribut de Zamora, b) Le Voyageur (Godard); 9. Orchestre, Ouverture de l'Épreuve villageoise (Grétry).

Le piano d'accompagnement sera tenu par Mlle Gérardy et M. Sougnez.

Ouverture des portes à 7 1/2 heures.

PAVILLON DE FLORE

Bureaux à 6 heures. Rideau à 6 1/2 heures.

DIMANCHE 26 FÉVRIER 1888

et jours suivants.

SURCOUF

Opéra-comique en 4 actes et 5 tableaux, dont un prologue.

Paroles de MM. Henri Chivot et Alfred Duru, musique de Robert Planquette.

1<sup>er</sup> Tableau (prologue), Le Port de St-Malo. — 2<sup>e</sup> tableau, Kerbiniou l'Armateur. — 3<sup>e</sup> tableau, Le Gouverneur de Crokton. — 4<sup>e</sup> tableau, La Corvette, La Confiance, L'Abordage. — 5<sup>e</sup> tableau, Après le Combat, Retour au pays.

*Distribution*: Robert Surcouf, MM. Carpentier. — Blaise Kerbiniou, Crétot. — Arabelle, Mme Gilles-Raimbault. — Yvonne, Lafeuillade. — Gargouse, Ancelin. — Flageolet, Degrange.

FURNISHED-APARTMENT

ou les Tribulations d'un bourgeois de Paris. Folie-Vaudeville en 1 acte de MM.

Cormon et Grangé.

*Distribution*: Sir John, anglais touriste MM. Crétot. — M. Taupin, bourgeois de Paris, Harlin. — Caramba, riche Mexicain, Thys. — Madame Taupin, Mesd. Leblond. — Célestine, fille de Taupin, Clasis. — Anaïs, femme de Caramba, Crétot. — Victoire, bonne chez Taupin, Belini.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ

Dimanche 26 Février 1888.

*La Tour de Nesle*, drame en 5 actes et 9 tableaux, de MM. Gaillardet et Alexandre Dumas. — On terminera par *les Domestiques*, comédie en 3 actes.

Mercredi 29 courant, représentation extraordinaire au bénéfice de Mme Garaud, première soubrette, 1<sup>re</sup> représentation de: *Député*, comédie inédite en 3 actes; *la Grâce de Dieu*, drame en 5 actes.

Charbonnages du Hasard

Victor RASKIN

Rue des Guillemins, 7

Seul Représentant à Liège

Charbons de toutes les houillères du bassin de Liège.

THIRIAR-HERLA

Rue Léopold, 19, LIÈGE.

RÉPARATIONS SOIGNÉES

DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.

Ambre, Cannes, etc.

PRIX MODÉRÉS.

BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

COMPAGNIE

DES

Propriétaires Réunis

pour l'assurance à primes contre l'incendie

Agent principal: A. DEPAS, Liège.

64, rue Hocheporte.

BITTER DE CRÈTE

BITTER DE CRÈTE

BITTER DE CRÈTE

APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT

HYGIÉNIQUE

MAISON

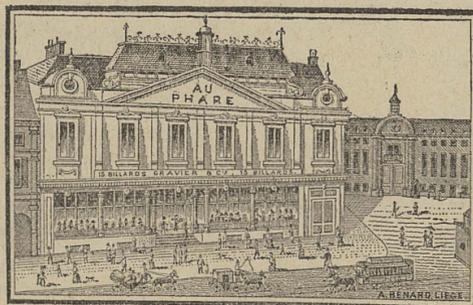
DE VENTE

AMER MAUGUIN

16 et 18, rue Léopold

LIÈGE.

AU PHARE — GRAVIER ET Cie



LIÈGE, PLACE VERTE.

ANVERB 1885, MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie ·

Aug. Bénard.

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

J. LARDINOIS & Cie

AGENTS DE CHANGE

47, Rue du Pont-d'Ile, Liège.

Chat et vente d'obligations.

Paiement de coupons.

Vente de titres par paiements mensuels.

Liège, Imp. Aug. Bénard.



# LA BIÈRE

ANTOINE CRESPE.

A plein ver - re Mes bons a - mis En la bu - vant il  
 faut chanter la biè - re A plein ver - re Mes bons a - mis Il faut chan -  
 - ter la bière du pa - ys . Elle a vrai - ment d'u -  
 ne bière fla - man - de L'air a - ve - nant l'é - clat et la dou - ceur  
 joy - eux wal - lons El - le nous affri - an - de et le fa - ro tron -  
 - ve en elle une soeur a plein etc .

I.  
 Elle a vraiment d'une bière flamande  
 L'air avenant, l'éclat et la douceur,  
 Joyeux Wallons, elle nous affriande  
 Et le faro trouve en elle une sœur.

Ref.

II.  
 Voyez là-bas la kermesse en délire,  
 Les pots sont pleins: jouez, ménétriers!  
 Quels jeux bruyants et quels éclats de rire:  
 Ce sont encore les Flamands de Teniers!

Ref.

III.  
 Aux souverains portant tout haut leur plainte,  
 Bourgeois jaloux des droits de la cité,  
 Nos francs aîeux, tout en vidant leur pinte,  
 Fondaient les arts avec la liberté.

Ref.

IV.  
 Quand leurs tribuns, à l'attitude altière,  
 Faisaient sonner le tocsin des beffrois,  
 Tous ces fumeurs, tous ces buveurs de bière  
 Savaient combattre et mourir pour leurs droits.

Ref.

V.  
 Belges, chantons! à ce refrain à boire,  
 Peintres, guerriers, qui nous illustrent tous,  
 Géants couchés dans leur lineul de gloire,  
 Vont s'éveiller pour redire avec nous:

Ref.

VI.  
 Salut à toi, bière limpide et blonde!  
 Je tiens mon verre et le bonheur en main.  
 Ah j'en voudrais verser à tout le monde  
 Pour le bonheur de tout le genre humain.

Ref.